

RALLYE VARENA



Mon cher Ami,

Vous me demandez un « topo » sur le Rallye Varena. Je vais essayer de vous faire plaisir, mais son histoire ne sort pas de la banalité.

Le Rallye Varena est un acte passionnel, un acte de foi. J'ai été inoculé du virus cynégétique par un grand-père que j'ai toujours vu chasser sportivement, méprisant le lièvre au déboulé et cherchant les jolis briquets.

J'ai toujours chassé — débutant avec des briquets — poursuivant avec des bassets vendéens et, par suite d'un très heureux acte chirurgical de mon père, transformant les bassets en chiens de Virelade. J'en avais une douzaine.

Révant de Vénerie, j'ai pris des lièvres.

La guerre venue, tout a été décimé.

En 1947, je me suis remonté en grands chiens grâce à des amis charitables, M. Roger Couture en particulier, grâce aussi au hasard qui m'a fait trouver un Bleu de Gascogne dans les rues. J'ai acheté un chien à M. de Rougé (le plus parfait de tous mes chiens) et deux chiennes à M. de Chaudenay, une tricolore et une blanche et noire.

J'ai chassé le sanglier — le renard (j'en ai pris). Un jour de 1950, j'ai été joindre mes chiens à ceux de

M. Raynaud, en Braconne et là, j'ai fixé ma vocation : le chevreuil.

Chassant avec le comte de Malet dans les Landes et en Braconne, nous avons eu quelques succès.

Et puis, voilà ! En 1957, Rallye Varena a revêtu la redingote bleu vif, col, parements, gilet écarlate, bouton portant une tête de brocard regardant à droite et a chassé pour son compte.

Des amis sont venus me joindre, m'aider de toutes façons. Nous avons eu quelques coups durs, les 10 meilleurs chiens asphyxiés dans une remorque ! Mais cela a été comblé par la manifestation d'amitiés généreuses pour lesquelles j'ai la plus grande affection.

Maintenant, il y a un trentaine de chiens en meute, tricolores, avec une forte infusion de Bleus de Gascogne — notre homme, Charles, est de la Double. Nous lui avons appris toutes choses. L'ami de toujours et conseiller intime, M. Henri de Saint Albin, lui a mis la trompe aux lèvres et lui appris cette « Varena » qu'il avait composée pour le baptême de mon fils.

J'ajouterai que nous chassons dans la forêt de la Double — pas de chemins, pas d'allées, pas de gués — grandes brandes — grands ajoncs — taillis épais — clôtures de barbelés.

Cela ne décourage personne et même parfois quand on s'en va sur une belle allée de Braconne, j'entends derrière moi conter les hauts faits des Cavaliers Doubleauds.

Nous chassons aussi en Braconne où nous avons tous les ennuis possibles... et cela fait beaucoup.

Voilà, Cher Ami ce que je puis vous conter sur le Rallye Varena. Il vous attend et tous ceux qui ne craindront pas de venir dans notre primitif pays.

Amitiés.

Les mauvais jours

Avant tout, je pense, pour la clarté de l'histoire, qu'il est indispensable de faire un petit aperçu sur la géologie de mon pays.

Notre sol argilo-silicieux repose sur une couche uniforme d'argile blanche d'une profondeur considérable. Il en est ainsi sur toute l'étendue de la forêt de la Double. Quand il pleut, la couche superficielle se gorge d'eau, se ramollit et puis l'eau ne pouvant s'enfoncer, ruisselle, forme des mares ou des lacs et remplit nos étangs.

Tout cela est banal. Nous y sommes habitués. S'il faut éviter les endroits boueux — sous-bois où le sol est affermi par les racines des arbres et des branches — on trotte ou on galope sans ennui. Mais il a tant plu cette année que l'argile elle-même s'est ramollie, que les chemins étaient des ornières et les sous-bois un magma où on voyait remonter de la crème à la vanille.

Or donc le 26 décembre était un jour de chasse et nous devions découpler au « Puy Thomas ». Les cataractes étaient ouvertes. On n'avait pas pu faire le bois, mais avec un ciré, un tablier, des bottes de caoutchouc on ne risquait que la rigole maligne qui s'écoule dans votre cou.

Nous partons à onze heures, dans le vide. Un de nos amis grand chasseur de bécasse, nous enseigne le point où il avait mis debout un chevreuil, la veille.

Nous nous y portons et nos chiens empaument une voie assez chaude. Je pense qu'il s'agissait d'un animal déplacé. Il est 12 heures.

Dès que nous voulons prendre le trot, nos montures, qui affichent une peur certaine, refusent. Nous suivons au pas des chiens qui vont au pas. Chaque bête ayant toutes les peines du monde à s'arracher, membre après membre, de la colle.

On remonte dans le Nord environ huit cents mètres, on traverse la route de Saint-Barthélémy à Chadene, cent mètres de plus et c'est le lancer.

Après vingt minutes de tours et de retours dans deux hectares fourrés, l'animal sort — défaut — vingt minutes perdues. On le reprend, il se fait relancer près de la maison de l'ami Dussolier, se fait voir à cent mètres des chiens. Il va au pas... et les chiens aussi.

Pendant un kilomètre la direction est à peu près droite. On retransverse la route et puis..., balancer pendant lequel on voit notre brocard à la queue des chiens, au pas, les chiens au pas.

Ceux-ci font leur tour, remontent dans l'Est et pénètrent avec leur chevreuil dans une grosse haie de deux cents mètres sur vingt. Epines, ronces, brandes.

Pendant près de deux heures, les chevaux embourbés, les chiens embourbés et notre animal très probablement embourbé, vont monter et descendre le long de cette grosse haie. Mon homme vient me trouver pour me demander, d'un air piteux, si je ne croyais pas que c'était une fouine qui nous maintenait, ainsi, à l'ancre.

Enfin, à force de crier, de sonner, d'aventurer même un cheval qui est resté 15 jours indisponible, on a réussi à le faire sortir.

Je vous rappelle — lancer 12 h. 30 — il est 15 h. Le train s'accélère, on fait environ huit cents mètres et on connaît, à nouveau, un balancer assez court avec un relancer vigoureux. L'animal est vu. Ce n'est pas une fouine ! On fait un détour assez court, les chiens criant bien, trottant quand même et nous voilà ramenés au carré. Brandes, épines, ronces.

Mais les chiens qui lui soufflent au poil, l'en délogent très vite. On a repris du courage et on essaie de prendre des allures plus vives au grand effroi de nos montures anxieuses.

Vingt minutes de chasse et nous voilà retombés devant un carré d'épines, ronces, brandes. Les chiens en ont fait le tour et se sont couchés, fatigués et découragés.

J'ai eu tort de ne pas envoyer une voiture chercher mes foxes.

On a sonné une rosalie désespérée à 17 heures, sous la pluie comme au départ. Nous avons fait cinq à six kilomètres en 4 h. 30 et nous avons chassé tout le temps.

Inutile de dire, sans doute, que c'était le jour où le Club Hippique de Lalinde était invité et où nous avions beaucoup de curieux qui n'ont rien vu étant donné qu'entre les points extrêmes il n'y avait pas plus de quinze cents mètres sur six cents mètres de large.

Hélas ! Hélas ! Quelle vilaine année.

D^r René ROUSSEAU.

